

Sur le coup de midi, le livreur de pizza tourna au coin de la rue de la Fontaine d'Amour et de l'avenue du Maréchal Canrobert avant de se trouver face à face avec le fourgon de la police qui arrivait toutes sirènes hurlantes. Comme le livreur était un gamin de banlieue, allergique au bleu, il fit faire un demi-tour sur place à sa fringante mobylette, éjectant du même coup les pizzas qu'il apprêtait à livrer et qui volèrent avant de passer sous les roues du véhicule officiel qui se mit à glisser dans la mozzarella. Il glissa, glissa, glissa, et alla s'encaster dans la vitrine du marchand de volailles de Bresse situé en face, au moment même où, mademoiselle Zélie, bibliothécaire de son état, soixante-deux ans à l'automne, célibataire revêche, mais résolue, au physique intéressant, puisque nanti d'une verrue sur le nez et de trois poils au menton, le chignon bien tiré en arrière, au moment où, donc, la bibliothécaire sortait du magasin où elle venait d'acquitter ses six œufs hebdomadaires, suivie d'un œil amène par le crémier, un érudit aux cheveux roux, au sourire gâté par une incisive manquante et qui bégayait, le pauvre.

Horrié par l'imminence de la catastrophe, il se mit à bégayer au rythme d'une mitrailleuse Hotchkiss, afin d'avertir sa cliente du danger qui pointait, mais déjà le tôle Citroën emplafonnait sa vitrine qu'il venait d'achalander avec des produits du terroir reçus le matin même, de sublimes fromages venus des quatre coins de l'Hexagone, car notre homme était volailler-fromager, malgré qu'il fut roux.

Mademoiselle Zélie ne fit ni une ni deux ni rien du tout d'ailleurs, elle se prit de plein fouet un pandore sur le seuil du magasin. Ils firent leur jonction après que le bourdille eut traversé le pare-brise du véhicule réglementaire, mais néanmoins sinistré et que l'homme en uniforme, tentant de freiner sa chute, ne trouva rien de mieux sur son passage que la maigre académie de mademoiselle Zélie qui ne freina en rien sa fuite en avant, mais se trouva entraînée au fond du magasin de notre volailler-fromager-érudit-édenté-bègue, qui n'en put mais, quand le couple traversa son espace vital avant de choir ensemble, enlacés dans le magnifique et immense panier d'osier où il présentait ses œufs frais, non sans une certaine fierté et force couronnes de fleurs en plastique dont mademoiselle Zélie se trouva coiffée lors de l'impact qui produisit une bien belle omelette, de celle dont on se souvient sa vie durant, surtout quand son fessier y a baigné et qu'un brigadier bredouillant, l'haleine déjà chargée, le képi en bataille et le bâton dégoulinant de jaune d'œuf, essaie de présenter ses excuses.

Le fromager-volailler-etc..., battait des bras exactement comme ses volailles battaient des ailes avant de passer de vie à trépas, il produisait à peu près les mêmes caquètements, tant son émotion était grande et son élocution désordonnée. On aurait dit une basse-cour à lui tout seul, s'agitant au milieu des poulets descendus du fourgon et qui tentaient de mettre un peu d'ordre et de dignité à une situation aussi abracadabrantesque qu'ubuesque, alors que mademoiselle Zélie pataugeait lamentablement dans le jaune et le blanc d'œuf mélangés et que son emplafonneur, profitant un peu de la situation tâta du côté de sa maigre poitrine et ses cuisses tout aussi peu en chair, dévoilées par une jupe remontée haut dans sa chute. Mais celle-ci avait d'autres préoccupations immédiates, s'inquiétant de sa demi-douzaine d'œufs qu'elle avait miraculeusement sauvée et qui se balançait dans un sac qu'elle tenait à

bout de bras. « Ouf » se dit-elle, pensant aux œufs mollets dont elle raffolait au petit déjeuner et dont elle s'en poulérait par avance les babines recouvertes d'un fin duvet fort discret, planqué sous une couche épaisse de poudre de riz.

Les deux réussirent enfin à se remettre sur pieds, le représentant de l'ordre bafouillant toujours des excuses, mademoiselle Zélie, soucieuse de préserver ses œufs, sa dignité et son self-contrôle, tandis que le fromager-volailler-bègue-érudit-roux-énervé, rouge de colère et des efforts qu'il produisait dans le but de proférer des phrases audibles, avait fini par s'exprimer avec les mains, dans le plus pur style des sourds-muets marseillais pour dire « Mais quel con cet auteur qui me démolit ma vitrine toute neuve, juste pour le plaisir des mots ! ».

C'est alors que notre bibliothécaire de choc, se regardant dans la glace derrière le comptoir, prit connaissance des dégâts causés à sa personne : couverte d'œuf de la tête aux pieds, le chignon de guingois, couronnée de pâquerettes en plastique multicolore, l'air hagard, elle fixait le gardien de la paix d'un œil énamouré : il lui avait fait ressentir par ses mains baladeuses, de nouvelles sensations qui ne la laissait pas indifférente, faisant naître en elle, l'espoir d'une vie affective future et exaltante.

Le brigadier Gadier, oui, il s'appelait Gadier, le brigadier, Gaby Gadier, se tourna vers le fromager-volailler-érudit-rouquin qui se lamentait au milieu de son désastre.

\_ O ! rage, o ! désespoir, o ! merde alors, s'écriait-il en agitant les bras.

\_ Ah ! M'sieur Crémieux, je suis désolé, mais c'est la quatre fromages qui nous a foutu dedans, c'est gras une quatre fromages, vous savez, j'ai eu beau freiner j'ai bien senti que ça se passait mal. Y aurait eu que la calzone, je pouvais m'en sortir, je pense, quoique, avec une primavéra d'un côté et une reine de l'autre sur les roues arrières, je n'en menais pas large.

\_ Être ou ne pas être fromager-volailler, se lamentait Crémieux, telle est la question. Il y a quelque chose de pourri au royaume de la volaille, pleurait le pauvre homme.

\_ J'ai tout vu ! gueula un vieux type en entrant par la vitrine fracassée en piétinant un munster sous ses galoches cirées, la moustache en bataille, le rouge du courroux à ses joues flasques qui tremblaient de colère.

Pointant du doigt le brigadier Gadier, il se présenta.

\_ Général Dieudonné Poilohu de saint Marc, lança-t-il à Gadier, interloqué et pris de court. C'est un attentat ! tonna-t-il, j'ai tout vu, le terroriste en scooter qui a délibérément lancé sous vos roues des projectiles en forme de pizza, mais, faut pas être dupe, ce sont bien des engins explosifs qu'il vous a jetés sous les roues, encore heureux qu'ils n'aient pas pété. C'est un attentat contre la police, doublé d'une atteinte à l'économie française par ce qu'elle a de plus brillant : ses fromages ! Il faut appeler le GIGN, alerter le gouvernement, la France, messieurs, la France est en danger.

Pendant ce temps, l'agent Tycoquelicot essayait de s'extraire le pied gauche de la jarre de cancoillotte qu'il n'avait pas vu alors qu'il descendait du panier à salade, un peu groggy, et où son panard s'était fourvoyé. Il marmonnait entre les dents, se demandant comment sa vie avait pu bifurquer de la sorte alors qu'il se trouvait chez lui, tranquille, à Fort-de-France. Mais quelle idée avait-il eu de passer ce concours de la police nationale ? Tout ça pour faire plaisir à sa grand-mère qui le traitait de bon à rien. Il avait donc choisi un concours au hasard, avait été reçu lors d'un moment d'égarement coupable du jury du concours et se retrouvait aujourd'hui sous le ciel

gris de Cergy -Pontoise en plein Val-d'Oise, à courir après des types qui auraient bien pu être ses potes s'ils étaient restés tous ensemble, à la Martinique, à l'ombre, à siroter du Ti-punch. On les disait délinquants, mais faut bien vivre, dans les familles nombreuses et monoparentales, quand le quinze du mois les allocs ne sont plus qu'un souvenir. Alors, faire le chouf quelques heures pour les Maghrébins, ce n'est pas la mer à boire d'autant plus qu'ils payaient bien et que ça rendait le sourire à maman au moment d'aller au Franprix.

Le pied noyé dans la cancoillotte, Tycoquelicot pensait à l'absurde de la situation alors que le général tonitruait haut et fort sur la déliquescence d'une société que lui, aurait redressée, vite fait bien fait, à coups de sulfateuse, s'il avait eu une once de pouvoir.

Crémieux et Gadier avaient vite renoncé à lui faire entendre raison, quand Marie Stuart entra à son tour. Elle aimait bien le brie de Maux de chez Crémieux, cette ancienne rosière au chapeau vieillot qu'elle avait su faire voler par dessus les moulins depuis le temps lointain de sa pieuse jeunesse. Elle se payait donc une tranche de brie chaque semaine. En voyant s'agiter le général, elle se figea sur le seuil en ruine de la crèmerie, embrassant d'un coup d'œil le désastre, elle fixa le général par-dessus ses lunettes.

\_ Ferme donc ta gueule, Dieudonné, t'as rien vu, rien entendu, comme d'habitude, mais faut toujours que tu te mettes en avant, comme à l'église par exemple au moment de l'élévation, quand ce pochetron d'abbé Bouteille proclame d'une voix pâteuse : « Le corps du Christ » et que tu te mets au garde-à-vous, sous prétexte que t'as vu Jésus.

\_ Parfaitement, fit le général, Jésus m'apparaît chaque dimanche à l'église.

\_ Ben la prochaine fois, demande-lui de t'apporter des lunettes. Ton islamiste, je le connais, il s'appelle Oussama.

\_ Ah ! Je le savais bondit le général, c'est bien un islamiste.

\_ Mais non, connard, c'est le fils de ma femme de ménage.

\_ Comment ? Rachida a un fils ?

\_ Non elle en a quatre : Oussama, Mohamed, Djibril et Hassan.

\_ C'est de la graine de délinquant tout ça, allez, oust à la frontière !

\_ Et tu viendras faire le ménage chez moi ? argumenta Marie Stuart. Le gamin a eu peur des bleus, c'est tout, il bosse chez Pizza Hut pour se payer ses études.

Marie Stuart montra les flics du menton,

\_ S'ils n'étaient pas toujours à les arrêter pour un oui ou pour un non, les gamins auraient moins les chocottes.

\_ C'est de la graine de violence, je vous le dis, un coup de gégène là-dedans et ils fileraient droit c'est moi qui vous le dis.

\_ Puisque j'te dis qu'il fait des études, Oussama.

\_ Ah, ah ! Je voudrais bien savoir quel genre d'études.

\_ Il veut être avocat.

\_ Ah ! fit le général, il va appliquer la loi islamique ?

\_ Ce que t'es con, mon pauvre Dieudonné.

\_ Faites bien attention à ce que vous dites Marie Stuart, je vous ferai couper la tête sinon.

\_ La peine de mort est abolie depuis belle lurette, tu devrais le savoir.  
\_ Je la ferai rétablir rien que pour vous ! D'ailleurs, j'en parlerai à l'auteur.  
\_ Cause toujours beau militaire.  
\_ Alors que le général et Marie Stuart échangeaient ces propos acides, la silhouette de Cathy s'inscrivit dans le chambranle branlant de la crèmerie en ruine.  
\_ Qu'est-ce qu'il se passe ici ? interrogea-t-elle à la ronde.  
\_ Un attentat terroriste beugla le militaire.  
\_ Un accident rectifia Marie Stuart.  
\_ Un léger contretemps murmura le brigadier Gadier qui sentait venir quelques ennuis d'ordre administratif.  
\_ Un désastre gémit Crémieux en désignant d'un geste ample son magasin ravagé.  
Tout est perdu, fors l'honneur.  
\_ Cathy considéra le champ de bataille qu'était devenue la crèmerie.  
\_ Dites-moi, monsieur Crémieux, interrogea-t-elle, vous n'auriez pas une douzaine d'œufs ?  
\_ C'est alors que Crémieux fondit en larmes, le corps secoué de soubresauts nerveux.  
\_ Allons monsieur Crémieux, voulut-elle le consoler, ce n'est pas grave, je vais vous prendre un peu de cancoillotte.  
\_ Bouhhh meugla Crémieux, redoublant de spasmes nerveux.  
\_ Bon, c'est pas tout ça, dit le brigadier, que Crémieux commençait à agacer, il nous faut une dépanneuse, et vite, quelqu'un connaît un garagiste dans le quartier ?  
\_ Moi j'en connais un, proposa Cathy, je peux vous l'appeler, il est très bien.  
\_ C'est pas de refus ma petite dame, lui répondit Gaby Gadier alors que l'agent Tycoquelicot arrivait la mine décomposée.  
\_ En voyant son air désespéré, Gadier lança :  
\_ Quoi encore ?  
\_ La mission, chef.  
\_ Quoi la mission ?  
\_ Elle se répand, chef.  
\_ Elle se répand ? répéta Gadier sans comprendre. Mais quand l'info. atteignit son cerveau reptilien, en même temps qu'une odeur de pastis commençait à se mêler aux effluves de munster et de maroilles piétinés, il bondit.  
\_ La mission ! Répéta-t-il en se précipitant vers le fourgon où un liquide fortement anisé s'étalait sur le plancher caoutchouté du tôle Citroën.  
\_ Les deux flics se regardèrent, atterrés, pâles et déconfits. Dans un ensemble parfaits, ils répétèrent : « La mission ! »  
\_ C'est foutu se lamenta Gadier  
\_ Tycoquelicot embrassait la scène, il gambergeait.  
\_ P'têt' pas, finit-il par dire.  
\_ Comment ça, p'têt' pas ? Vous croyez qu'on va aspirer tout ça avec une paille ?  
\_ Non chef, fit Tycoquelicot d'un air triomphant, j'ai la solution, il me reste du punch, de celui que j'ai préparé hier.  
\_ Nous sommes sauvés s'écria Gadier en prenant Tycoquelicot dans ses bras, faites-moi penser de vous inscrire au tableau pour un avancement, ajouta-t-il d'un air complice.

Sur ces entre faits, une dépanneuse se gara le long du trottoir dans des hoquets de moteur trop bien nourri et un homme rond et chauve en salopette, sauta à terre, les joues enduites de cambouis et une belle empreinte de rouge à lèvres au milieu du front.

\_ Encore vous ? apostropha-t-il Gadier, la semaine dernière c'était encore des collègues à vous. Cette fois c'est la crèmerie qui fait les frais de votre inconséquence ?!

\_ C'est la faute au livreur de pizza se défendit le brigadier.

\_ Un terroriste ! renchérit le général.

\_ Un gosse de banlieue rectifia Marie Stuart en haussant les épaules.

Sans plus attendre, le mécano fit le tour du fourgon évaluant d'un œil expert l'étendue des dégâts.

\_ C'est que, je l'ai déjà rafistolé trois fois en six mois votre carrosse, tonna l'homme de l'art. Je vais finir par être employé à plein temps par la préfecture.

\_ Les autres fois, c'était pas nous, plaida Gadier.

\_ C'est pas l'avis du commissaire rétorqua le mécanicien dubitatif, se curant les dents à l'aide d'un tournevis tout en inspectant la tôle froissée. La dernière fois il gueulait comme un veau quand je lui ai présenté la facture.

\_ Faut pas l'ennuyer avec des détails éluda Gadier, remorquez le fourgon jusqu'au garage et masquez tout ça avec un peu de peinture.

\_ Vous en avez de bonnes : barrit le mécanicien, vous avez vu le désastre ? j'en ai pour deux semaines pour remettre votre Rolls en état.

\_ Deux semaines ! répétèrent les policiers dans un ensemble parfait, mais comment on va faire ?

\_ Vous irez à pied, ça vous fera du bien, lança l'homme aux clés chromées.

\_ A pieds à Carrefour ? Mais ça fait plus de deux kilomètres !

\_ Ça va ralentir la mission plaida Tycoquelicot.

\_ Ah ! si c'est pour le boulot, alors, s'écria le mécano, plein de respect, je ferai au mieux.

\_ Merci, merci, remercia Gadier, chaleureusement.

Le mécanicien considérait le fourgon encastré dans la vitrine de Crémieux, il en faisait le tour en se fourrageant l'oreille à l'aide du tournevis qui lui avait servi à se curer les dents. Après, tout alla très vite et dans un grand fracas de verre, le mécano embarqua le fourgon défiguré sous les yeux d'un couple de passants fort singulier. On aurait dit des personnages échappés de la belle époque, lui en costume de bonne coupe, taillé dans un tissu coûteux et sophistiqué, portant monocle et nœud pap. Elle, était coiffée à la garçonne, un foulard cachait sa tête limite rase. Sa mince stature était soulignée par une robe près du corps, un décolleté en carré s'ouvrait sur une poitrine modeste, une sorte de boa de plumes légères enserrait sa taille menue.

Ils regardaient la scène d'un air intéressé. Gadier les avait repérés aussitôt et son attitude changea instantanément. Jouant la mouche du coche, il s'empressa de guider le mécanicien dans sa manœuvre, s'avançant jusqu'au milieu du boulevard pour interrompre la circulation afin de permettre l'évacuation de l'épave du pauvre tôle Citroën. Au passage, il salua bien respectueusement l'homme à la forte stature et sa compagne, planté sur le trottoir d'en face et qui suivaient d'un œil vif l'évolution des

événements.

Mais il ne récolta que mines dédaigneuses et ignorance. Ne se décourageant pas pour autant, il voulut avertir discrètement, enfin, d'un geste qui se voulait discret, son adjoint, à qui il balança dans les cotes un coup de coude qui lui coupa le souffle. Tycoquelicot protesta, fit un pas en arrière en beuglant que ce n'était pas des manières. Gadier lui fit les gros yeux dans l'espoir qu'il comprenne le message, mais l'autre râlait de plus belle. Voyant son chef immobile devant lui, il finit par comprendre et se sentant en danger, il interrogea le brigadier.

\_ Quoi chef ?

\_ Regarde pas, sur le trottoir d'en face, il y a le préfet et sa bourgeoise.

\_ Hein, quoi ? s'exclama Tycoquelicot en se poussant du col afin d'apercevoir le préfet.

\_ Sois discret bon Dieu ! Regarde pas, j'te dis, et remets-moi ce képi à l'endroit !

Tycoquelicot rectifia sa mise, réalisant soudain qu'une grosse légume les observait depuis l'autre côté de la rue. L'air détaché, il s'appuya à une meule de gruyère, contemplant ses ongles en sifflant.

\_ Faudra quand même que j'en parle à Mèregret marmonna le préfet à l'adresse de son épouse.

\_ A Mèregret, le commissaire ? s'enquit la fine et surannée élégante en faisant balancer ses créoles.

\_ Oui, le commissaire, le patron de ces deux pitres.

\_ Mais que pourra-t-il faire de ces deux Ostrogoths ?

\_ Les mettre à la circulation, en tout cas, je le lui demanderai.

La femme haussa les épaules,

\_ J'ai bien l'impression dit-elle, qu'ils y sont déjà, à la circulation.

En femme sûre de sa beauté, habituée aux compliments et aux regards appuyés des hommes, elle avait repéré l'agent Tycoquelicot. Le jeune métis n'était pas dénué de charme et la préfète l'envisageait depuis le trottoir d'en face, d'un œil acéré, comme le maquignon évalue un cheval. Celui-là, elle l'aurait volontiers chevauché dans une charge furieuse et épique de la cavalerie légère. Elle l'aurait bien aiguillonné, piqué les flancs de ses cuisses nerveuses et puissantes pour le retenir et l'encourager tout à la fois.

Elle regarda en coin son homme, dont l'âge avançait autant que son ventre et reportant son regard sur Tycoquelicot, elle ne put s'empêcher de laisser un frisson lascif lui parcourir l'échine, de la base du cou jusqu'aux confins soyeux de sa culotte et plus bas encore. Elle ne manquait guère de soupirants, elle choisissait ses proies en fonction de ses goûts et ses humeurs pour en faire ses amants et elle se disait qu'un oiseau des îles ferait bien dans son tableau de chasse où la tête de l'agent Tycoquelicot, monté en trophée serait du plus bel effet. Elle laisserait cependant les cornes du trophée à son mari qui en possédait déjà, une belle collection, de cornes, songea-t-elle un instant.

Elle pouffa.

\_ Qu'est-ce qui te fait rire ? interrogea l'homme au nœud pap.

\_ Je pensais à quelque chose de plaisant.

\_ Quoi ? Voulut savoir le préfet.

\_ O ! rien, ce sont des fadaises de femme, tu ne comprendrais pas, répondit-elle tout en faisant un clin d'œil à l'auteur.

Son homme grogna, haussa ses épaules robustes, se demandant avec ironie quel genre d'humour pouvait engendrer la gent féminine.

Toujours matant Tycoquelicot, la préfète rêvait, et comme elle ne manquait pas d'imagination, ses pensées s'envolèrent loin du boulevard, à la belle époque où elle aurait tant aimé vivre. Sur un autre boulevard donc, entre Montparnasse et La closerie des lilas, elle aurait promené volontiers son boa, tortillant des fesses dans sa petite robe rouge, si ajustée qu'on aurait pu la croire cousue sur elle. Elle serait entrée au Dôme, aurait pris place à une table où des artistes auraient palabré des heures durant : Picasso, Dufy, Modigliani, mais aussi des sculpteurs, des écrivains, oui ça, elle adorait les écrivains, André Breton, Cocteau, Apollinaire, non, pas celui-là, il était mort trop tôt. Des musiciens aussi, comme Stravinsky, dont elle aimait bien la musique. Qu'aurait pu raconter Stravinsky à Picasso ? Rêva-t-elle. Il aurait pu lui dire comme ça :

\_ La semaine dernière, j'ai composé une musique qui pourrait t'intéresser, une musique toute en couleur, un oiseau, imagine un oiseau si flamboyant que ses battements d'ailes pourraient faire penser à du feu.

\_ Et comment t'as appelé ça ? aurait demandé l'Espagnol, un peu gnol, alors que les Portugais sont toujours gais.

\_ Ma fois je l'ai appelé « L'Oiseau de feu ».

\_ Quel manque d'imagination !

\_ Quoi, tu n'aimes pas ?

Il aurait haussé ses épaules.

\_ C'est banal.

\_ Je te le ferai entendre et tu changeras d'avis. D'ailleurs, tu pourrais t'en inspirer pour peindre un oiseau.

\_ C'est con les oiseaux.

\_ Non, c'est beau -un temps- et que peins-tu dans le moment ?

\_ Rien, je suis en stand-by.

\_ T'attends l'inspiration ?

\_ J'attends la guerre.

\_ La guerre, mais quelle guerre ?

\_ Celle d'Espagne.

\_ Quoi, il y aura une guerre en Espagne ?

\_ Oui, une guerre pleine de sauvagerie.

Stravinsky hausserait les épaules,

\_ Comme toutes les guerres en somme.

\_ Celle-ci sera terrible, je pense à un truc avec des taureaux, des chevaux, peut-être je pourrais y mettre des oiseaux aussi, pour te faire plaisir.

\_ Et alors ?

\_ Ben, ce serait une fresque, tu vois, la plus grande fresque de tous les temps.

\_ Tu vois grand mon ami.

\_ Grand et loin rêverait Picasso.

\_ comment l'appellerais-tu ?

- \_ Guernica.
- \_ Ah ! Je ne connais pas.
- \_ Un patelin dans le Pays basque.
- \_ Pas de quoi en faire une fresque.
- \_ Je ne suis pas de ton avis, répondrait Picasso d'un air mystérieux en plissant les yeux.
- \_ Bon, conclurait Stravinsky, va pour la fresque.
- \_ Et la préfète pouffa pour la seconde fois en un quart d'heure, sous l'œil dubitatif de son préfet de mari qui la trouvait bien guillerette aujourd'hui.
- Quand le fourgon disparut au coin de la rue, tout ce petit monde se retrouva au bord du trottoir, Crémieux pleurant sur ses camemberts perdus, ses œufs fracassés tout en se lamentant bruyamment : « Adieu, veaux, vaches, cochons ; couvées ! ».
- \_ Mais m'sieur Crémieux apostropha le brigadier Gadier, il n'y a pas mort d'homme, encore moins de vache de cochon ni de couvée, vous n'allez quand même pas faire une fausse déclaration à l'assurance ?!
- \_ Mais chef, intervint Tycoquelicot, c'est un vers.
- \_ Un verre de quoi ? fit Gadier soupçonneux.
- \_ Un vers, dans une fable.
- \_ Ah ! Un ver, un asticot veux-tu dire ?
- \_ Non chef, Tycoquelicot allait se lancer dans une longue explication lorsque Marie Stuart lui posa la main sur le bras.
- \_ Vous lui expliquerez tout cela au commissariat, à tête reposée.
- \_ Comme dirait Louis XVI ! s'exclama la femme du préfet, qui avait traversé la rue suivie de son mari et qui était, ce jour-là, décidément, très en verve. En la voyant arriver, le brigadier Gadier rectifia la position, chassa un bout de coquille d'œuf de son uniforme et salua le préfet avec déférence.
- \_ Que s'est-il passé ici ? s'enquit le préfet en portant un regard circulaire et sévère sur la scène et les débris de toutes sortes qui jonchaient le sol.
- \_ Un accident m'sieur le préfet, se précipita Gadier, un malencontreux contretemps.
- \_ Expliquez-vous brigadier fit le préfet au milieu des effluves diverses montant des paquets et boîtes éventrées parsemant le sol.
- \_ Hé bien voilà, commença Gadier, nous revenions de mission quand nous avons glissé sur des pizzas.
- \_ Monsieur Crémieux vend de pizzas maintenant ? s'informa le représentant de la République.
- \_ Pas du tout, un livreur passait par là, et ...zip !
- \_ Des terroristes, voilà ce que c'est ! Ceci est un attentat à la pizza intervint le général Poilohu de saint Marc, ces gens-là ont toutes les audaces.
- Aussitôt, Marie Stuart bondit :
- \_ Des gosses de banlieue, terrorisés à la vue d'un fourgon roulant vite, trop vite, conduit par des types pas très clairs !
- \_ Comment osez-vous lança Gadier au comble de la fureur, les joues en feu.
- \_ Il n'y a qu'à s'approcher et sentir son haleine, point besoin éthylo-test !
- \_ On revenait de mission plaïda Gadier.
- \_ En mission à Carrefour, oui, rayon spiritueux ! lui lança la vieille fille.

\_ Ça suffit coupa le préfet, puis se tournant vers Marie Stuart, encore un mot et je vous fais coffrer pour outrage à agent.

\_ Oui, oui, ajouta Gadier trop heureux qu'on lui lançât, ainsi, une bouée de sauvetage, vous, la gauchiste, je vous ai à l'œil.

Le préfet leva un bras magnanime et réclama le silence.

\_ Bon, fit-il, il faut trouver une sortie honorable à cette affaire, l'auteur rame comme pas possible pour arriver à une fin crédible, donnons-lui un coup de main.

\_ Oui, oui, s'écrièrent en cœur Gadier et Tycoquelicot, c'est cela, trouvons une version qui satisfasse tout le monde.

Crémieux intervint,

\_ Je ne voudrais pas être le dindon de l'histoire, le sacrifié sur l'autel de la raison d'État, la brebis galeuse, celui qui sent le soufre et le fromage.

Gadier le coupa pour le remettre à sa place :

\_ Oh ! Vous, déjà que vous vouliez ajouter des vaches et des cochons à votre déclaration...

La femme du préfet s'avança au milieu du groupe :

\_ Je crois que je tiens une solution qui satisfera tout le monde. Nous pouvons nous mettre d'accord sur le fait que nos amis policiers ont voulu acheter du fromage à la crèmerie Crémieux. Ils ont juste oublié que ceci est un commerce à l'ancienne et non un drive-in, et c'est ainsi qu'ils sont entrés par la vitrine de la boutique.

L'auteur transpirait.

Tout le monde se regarda, peu convaincu par l'argument de la préfète, mais faute de mieux ils s'en remirent à l'explication avancée par l'auteur à travers son personnage, et ils finirent par acquiescer.

\_ Et les terroristes alors, gronda le général, vous les laissez courir dans la nature ?

\_ Inch Allah conclut la préfète, avec un sourire faussement candide.